

# La vie littéraire au kaléidoscope des Physiologies

Valérie Stiénon  
(FNRS – Université de Liège)

En mots et en vignettes, la Physiologie littéraire de la monarchie de Juillet élabore ses propres modalités de mise en fiction de la société. Du médecin au gamin en passant par le journaliste, la grisette et le musicien, elle traite chaque type socio-professionnel comme le représentant paradigmatique d'une classe, d'une corporation, d'un groupe, tous étroitement associés à la topographie française, principalement parisienne, des années 1840. L'ambition panoramique de représentation du social, l'art de la satire et une proximité avec la presse contribuent à une esthétique du dévoilement des coulisses du monde socio-culturel, qui porte ce genre à se focaliser sur les petits métiers de la fabrique littéraire (publiciste, illustrateur, correcteur d'imprimerie<sup>1</sup>), sur les sociabilités significatives (cafés, sociétés chantantes) et sur la réception<sup>2</sup> des œuvres (cabinets de lecture, salons bourgeois, presse, librairie, etc.).

Selon un point de vue à la fois avisé et distancié, induit par l'association d'une centralité culturelle parisienne et d'une faible légitimité à l'ombre de la grande littérature, ces petites monographies réorganisent le système des valeurs à travers lesquelles est perçu le *fait* littéraire à leur époque. C'est l'occasion d'investiguer sur les à-côtés de la littérature, en interrogeant les manières de circonscrire le territoire des lettres et de le faire interagir avec d'autres domaines d'activités. Voilà qui mène à de nombreuses questions, relatives aux représentations des multiples façons de vivre et de produire la littérature. Deux questions font plus particulièrement l'objet de cet article :

1) Ces textes livrent-ils un traitement englobant et univoque du profil de l'homme de lettres ou s'attachent-ils au contraire à en souligner les nuances et les singularités en multipliant ses variétés, autour de la dichotomie bien connue des figures archétypales du poète et du journaliste ? Posons d'emblée qu'il convient de parler d'homme de lettres plutôt que d'écrivain, car tel que le présentent les Physiologies, il ne semble pas bénéficier d'une spécification de sa fonction, et c'est davantage un profil de polygraphe, au sens culturel large, qui tend à apparaître.

<sup>1</sup> La *Physiologie de l'imprimerie* détaille, par exemple, les profils liés aux métiers du livre : apprenti, metteur en pages, correcteur, imprimeur, journaliste, etc. La satire dénonce une dénaturation de la profession. « Vouloir donner un type exact du compositeur est chose assez difficile, car, l'imprimerie étant le refuge de toutes les carrières brisées, il arrive que dans un même atelier on trouve une variété de toutes les professions libérales. Nous avons connu une imprimerie dont le prote était un ancien avocat ; parmi les correcteurs se trouvait un ex-membre de l'Université ; l'homme de conscience avait étudié la médecine ; parmi les paquetiers, il y avait un professeur et un Espagnol ancien capitaine de l'armée de don Miguel. Comment voulez-vous qu'au milieu d'un semblable tohu-bohu d'individualités, d'idées, de mœurs, le vrai compositeur, le typo, autrement dit, reste lui-même ! » (*Physiologie de l'imprimerie. Silhouettes typographiques*, Paris, Charles Nolet, 1856, p. 11-12).

<sup>2</sup> Sur la question spécifique des représentations de la consécration littéraire dans les Physiologies, voir Valérie Stiénon, « La consécration à l'envers. Quelques scénarios physiologiques (1840-1842) », dans *CONTEXTES*, n° 7 *Approches de la consécration en littérature*, juin 2010. URL : <http://contextes.revues.org/index4654.html>.

2) Dans quelle mesure ces textes reconduisent-ils le mythe du génie créateur et les valeurs romantiques du talent et de l'inspiration, compte tenu du fait que celles-ci sont difficilement compatibles avec les stratégies du parvenu et les expédients du jeune auteur pressé d'arriver, ruses que les Physiologies s'appliquent à débusquer, dans la foulée d'une abondante thématization du *macairisme* et des fourberies du *floueur* ?

Spécificité du littéraire et aménagements des valeurs romantiques sont donc les angles d'approche de la présente étude. Il est vrai que toutes les Physiologies ne traitent pas de littérature. Dans celles qui y font référence, il peut s'agir de scènes ponctuelles (le provincial naïf fraîchement arrivé à Paris, qui croit repérer dans la foule des pseudo-George Sand, des simili-Balzac, des prétendus Marco Saint-Hilaire<sup>3</sup>) ou d'allusions plus ténues, par évocations d'auteurs ou par intertextualité avec leurs écrits. Plusieurs caractéristiques du corpus autorisent cependant une lecture suffisamment uniforme pour mettre au jour des récurrences dans le traitement de thèmes et de motifs empruntés à la vie littéraire : les déterminations socio-historiques de la monarchie de Juillet qui assurent l'ancrage dans même discours social, la collection éditoriale qui configure le traitement référentiel de ces textes par la présélection des types traités, l'influence commune reçue des périodiques satiriques illustrés, le réemploi d'illustrations et d'articles publiés dans des périodiques ou des collectifs panoramiques, l'existence d'un métadiscours qui s'emploie à donner au corpus une certaine cohérence.

Le parcours de ce corpus vaste et bigarré fait apparaître un premier constat : la vie littéraire selon les Physiologies n'apparaît pas nettement distincte des autres domaines socio-culturels, ce qui tend à lui dénier toute spécificité dans le mode d'élection de la pratique et le recrutement de ses acteurs. Certes, il arrive que, dépeint en « littéraire », l'homme de lettres compose un sous-type particulier, comme le montre la *Physiologie du Bourbonnais*. Mais c'est alors pour en livrer un portrait sévère et dissoudre la portée de son champ d'activités :

Poètes ou prosateurs, ils ont la prétention de labourer le vaste champ de la pensée, un fonds dont personne ne voudrait pour hypothèque, et que tout le monde refuserait en viager. Ils suent sang et eau pour produire au jour les idées qui fermentent dans leur tête, et tous leurs efforts ne les conduisent, hélas ! souvent qu'au ridicule. Les riches titrés les regardent comme des révolutionnaires et des buveurs de sang ; les rentiers comme des ambitieux ; les bourgeois, comme des rêveurs ; les industriels, comme des fainéants, et les prolétaires ne soupçonnent pas même leur existence<sup>4</sup>.

L'absence de place socio-culturelle spécifique pour la littérature se traduit volontiers dans la propension à défaire les frontières normatives entre les fonctions respectives du poète et du journaliste. Ces fonctions apparaissent plus d'une fois, dans la dérision, comme interchangeables et polyvalentes. Ainsi le type du Don Juan décrépît, désormais dépourvu de l'attrait de la jeunesse, finit-il dans la situation suivante : il « se retire du monde et en abandonne le sceptre. Il devient philosophe, feuilletoniste, poète élégiaque, touriste, etc., etc., etc.<sup>5</sup> » Le statut conféré à ces occupations de reconversion tardive en dit long sur l'accommodation physiologique de la hiérarchie des pratiques littéraires.

Pourtant, le questionnement reste central, au point de motiver la prise en considération régulière du rapport qu'entretient le type étudié avec la production littéraire, quitte à commenter une non-pratique, comme c'est le cas à propos de la Bergère dans la Physiologie qui lui est consacrée :

<sup>3</sup> Durand Pierre [pseud. d'Eugène Guinot], *Physiologie du provincial à Paris*, Paris, Aubert, 1841, p. 77-80.

<sup>4</sup> B. Lewis, *Physiologie du Bourbonnais*, Moulins, Desrosiers, 1842, p. 26-27.

<sup>5</sup> *Physiologie du séducteur*, Paris, Lebaillly, 1845, p. 101.

La Bergère cultive beaucoup moins la littérature, ou plutôt elle ne la cultive pas du tout, mais par compensation ne se pique pas d'être savante et n'a aucune prédisposition à tourner au bas-bleu. [...] elle ne lit jamais... que son livre de messe, qu'elle tient souvent à l'envers, – par distraction, – et de sa vie elle n'a dévoré le moindre roman ni entendu parler de M. Paul de Kock<sup>6</sup>.

Il apparaît en outre que la meilleure manière d'interroger la littérature, c'est d'en faire le moyen d'une exploration du réel. Par l'effet d'un mélange concerté entre les régimes fictionnel et factuel, les références littéraires constituent un filtre d'investigation cognitive et satirique de la société parisienne. Ainsi les Lélia et Indiana de George Sand sont-elles assimilées aux personnes bien réelles des lectrices en leur boudoir dans la *Physiologie du Lectouros et de la Lectouros*, ou des épouses incomprises dans la *Physiologie des diligences et des grandes routes*. Les personnages sont même associés à l'auteure elle-même, comme dans la *Physiologie du suicide* qui se termine par une « Supplique à George Sand » adressée à l'écrivaine sous le nom de son héroïne, en un hommage paradoxal suggérant que sa posture repose sur le principe bien connu d'identification de l'œuvre avec la vie :

Lœlia... réédifiez de vos puissantes mains tout ce que vous avez démolé... enseignez-nous la consolation et l'espérance... Lœlia, réhabilitez le mariage pour que nos enfants aient une famille [...]. À ces conditions, Lœlia... vous deviendrez un des plus grands bienfaiteurs de votre siècle, comme vous en êtes le plus brillant écrivain<sup>7</sup>.

Non spécifique donc, mais omniprésente, cette place laissée à la littérature implique la thématization récurrente de l'opposition entre la légitimité et le profit économique. Pensée comme l'aboutissement d'une démarche d'entrepreneur, la réussite littéraire s'y trouve en effet considérée sous l'angle le plus superficiel, le plus technique, le plus commercial. Ainsi la *Physiologie de la lorette* identifie-t-elle les signes de la consécration à des noms visibles sur les couvertures des livres exposés en rayons des librairies<sup>8</sup>. Le corpus décline de la sorte les variations sur la dichotomie « légitimité » vs « succès », opposition privative qui rappelle non pas tant la nécessité d'investir cette opposition intrinsèque entre capital symbolique et capital économique, que les possibilités de conversion d'un type de capital en un autre en vue de les faire fructifier mutuellement. C'est dans cette optique qu'est exacerbé le calcul cynique et que sont valorisés les moyens propres de légitimation. La *Physiologie* se montre d'ailleurs habile à calquer humoristiquement les discours d'autolégitimation dans ce qu'ils peuvent comporter de justification par les arguments du charisme ou de la prédestination. Le grand Hugo est moqué dans la *Physiologie du poète* comme génie advenu par un discours prophétique et dogmatique invoquant une volonté supérieure. Un autre procédé consiste à pointer des discordances stratégiques entre les postures discursive et non-discursive. Tel est le cas du « Poète catholique », que la même *Physiologie* dépeint en train d'élaborer sa poétique plaintive sur l'isotopie du dénuement dans le moment même où il est séduit par une honorabilité administrative bien plus sécurisante : « Lorsque le poète catholique a publié cinq ou six mille vers apostoliques et peu français, il attrape la croix d'honneur et une place d'inspecteur des hospices<sup>9</sup>. »

Il convient pourtant de ne pas surfaire le cynisme qui transparait dans cette monstration moqueuse des stratégies d'écrivains. Dans bien des cas, il s'agit plutôt de prendre la mesure des scénarios et des contre-scénarios qui dynamisent la vie littéraire, pour en relativiser la portée. C'est ce que suggère cette réflexion issue la *Physiologie des cafés de Paris* :

<sup>6</sup> Anonyme [Amédée Saint-Ferréol], *Physiologie de la bergère*, Clermont-Ferrand, Imprimerie de Perol, 1843, p. 12-13.

<sup>7</sup> E... V..., *La Physiologie du suicide*, Alais, J. Martin, 1842, p. 33.

<sup>8</sup> « [...] comme en librairie on voit sur les œuvres reliées le nom de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny et de George Sand. » (Alhoy Maurice, *Physiologie de la lorette*, Paris, Aubert, 1841, p. 61).

<sup>9</sup> Sylvius [pseud. d'Edmond Texier], *Physiologie du poète*, Paris, Laisné, 1842, p. 58.

Comme dit Pétrarque, j'eus aussi mes idées de gloire et mes quarts d'heure d'ambition ; – il n'y avait place où je ne voulusse graver mes noms et prénoms, – au dossier mal doré d'un trône ou aux flancs d'une machine à vapeur ; – à quelque quarantième fauteuil académique ou au *socle de ma lyre* ; – au fronton d'un temple quelconque ou au bas d'un feuilleton du *Siècle* ; dans le sang et sur la chair des Bédouins, ou sur les lèvres roses d'une jolie femme<sup>10</sup>...

Cette ambition commune aux jeunes auteurs pressés d'arriver conclut plus sagement que « [l]a gloire est un goujon que les sots veulent prendre à la ligne<sup>11</sup> ». Une telle méfiance à l'égard des mirages ostentatoires de la reconnaissance repose sur le fait qu'en littérature, comme dans toute pratique tendant à dénier ses déterminations sociales, c'est le désintéressement comme valeur affichée qui est symboliquement le plus rentable, les stratégies efficaces tendant à ajuster plus ou moins spontanément des dispositions et des prises de positions, comme l'a montré la sociologie bourdieusienne.

Certes, la proximité de ces textes avec une certaine presse les porte à faire l'exégèse du fait littéraire en accentuant le point de vue du stratège, en rehaussant les faits d'une surenchère d'opportunisme. Certes, leur lien privilégié avec la petite actualité politico-culturelle oriente leur lecture désacralisante vers les anecdotes d'une vie littéraire considérée par le menu. Les *Physiologies* sont ainsi engagées dans une opération de dévoilement dont la portée démystificatrice apparaît clairement lorsqu'on les resitue dans le contexte de l'esthétique romantique. Mais si elles tendent à reconfigurer les valeurs littéraires, elles ne les nient pas pour autant. Elles développent une poétique de valorisation par la négative qui leur permet de maintenir la référence considérée (texte, auteur, anecdote) tout en développant une prise en charge axiologique ambiguë de cette même référence. La comparaison qui disqualifie, la référence secondaire qui décline, les décalages burlesques, le pastiche entre imitation et critique, la caricature écrite sont autant de moyens mobilisés au service de cette esthétique. Fort de ces moyens, le petit genre reconduit la croyance au génie créateur, mais sur un mode ironique qui en conteste les fondements. En témoigne, dans la *Physiologie des Physiologies*, le chapitre intitulé « Un écrivain de génie », qui procède avec jubilation à la mise en scène prestigieuse d'une personne qui ne l'est pas. La moquerie du créateur incréé est encore appuyée par le chapitre IV du même texte, qui livre la recette physiologique dans une énumération de ses ingrédients de base, plutôt faciles à trouver : « Où il y a à prendre, prenez ; ne vous gênez pas. » D'autres procédés de valorisation par la négative sont employés, dont le plus courant est la référence littéraire dévoyée par une prise en charge prosaïque. Ainsi de l'assimilation du grand Voltaire à l'un des enfants du type de l'homme marié, qui manifeste envers sa progéniture une estime incommensurable<sup>12</sup>. Autre procédé encore, le point de vue distancié du regard étranger permet une prise en charge relativisante et caustique, à l'instar de celle opérée par la *Physiologie de l'étranger* qui réduit les grands auteurs français à de piètres copistes :

Vous êtes fiers de votre Corneille et de votre Racine, qui ne sont, à vrai dire, que les imitateurs serviles des Grecs et des Romains ; votre Victor Hugo est une pâle copie de Byron et de Schiller ; – je ne parle pas de Shakespeare, celui-là est hors de ligne ; – même votre romancier le plus populaire est un cadeau que vous a fait la Néerlande<sup>13</sup>.

S'ils attaquent, s'ils contestent, s'ils tendent à dissoudre les valeurs, les références et les hiérarchies en dénonçant tantôt leur relativité, tantôt le geste intéressé de leur promotion, ces textes manifestent pourtant, à plusieurs reprises, une pensée de la pureté de la création littéraire. La *Physiologie du poète* comporte un plaidoyer en faveur de la préservation d'une hypothétique

<sup>10</sup> *Physiologie des cafés de Paris*, Paris, Desloges, 1841, p. 128.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>12</sup> Paul de Kock, *Physiologie de l'homme marié*, Paris, Laisné, 1841, p. 35.

<sup>13</sup> Charles Forster, *Physiologie de l'étranger*, Paris, Garnier Frères, 1844, p. 26.

poésie pure. Au chapitre consacré au portrait du poète « prolétaire », l'énonciateur va jusqu'à s'engager en faveur d'une protection de la spécificité de la fonction de poète et d'une défense de l'exclusivité de la poésie. Par la distinction conceptuelle qu'il instaure entre *poètes* (agents littéraires en nombre croissant) et *poésie* (art véritable menacé de corruption)<sup>14</sup>, ce texte exprime une aspiration à l'art pur qui peut apparaître comme l'avatar d'une formulation anticipée du credo esthétique de l'Art pour l'Art. Une autre manière de maintenir les fondements idéologiques de la littérature se manifeste dans le traitement d'une aspiration à la gloire posthume. La clause de la *Physiologie du buveur* hésite ainsi entre l'extrême humilité et la parodie d'*exegi monumentum*, sous l'intitulé significatif d'« Appel aux grands hommes » :

Je n'ai pas ambitionné la gloire, j'ai dédaigné les richesses. Aussi, grands hommes, c'est avec la plus grande confiance que je m'adresse à vous. Je ne vous supplie point d'effeuiller une rose de votre couronne pour la laisser tomber sur ma tête. Le poids en serait trop lourd. Mon crâne inaccoutumé la porterait sans grâce. Je vous supplie seulement de me tendre la main dans cette carrière difficile qui n'a eu pour vous que des fleurs ; et puis après, si, par une bienveillance extrême, vous jugez convenable de jeter les yeux sur un simple Buveur comme moi, abandonnez-vous au gré de votre impulsion, et qu'à la 72<sup>e</sup> reprise d'un vin délicieux, la chopine vous soit légère<sup>15</sup>.

À côté du journaliste, son binôme inversé, il est une figure majeure et incontournable dans ces textes : le poète. Directement touché par la critique physiologique, il se trouve moqué dans ses choix thématiques dont la prudence n'a d'égale que la platitude, comme l'exprime cet extrait de la *Physiologie de l'académicien des Jeux Floraux* :

Le poète classique débute par un sonnet à la Vierge ; il obtient une mention honorable. Encouragé par le premier succès, il rime une élégie sur la mort d'un canari, d'un papillon ou d'un carlin. Au troisième concours, il obtient le prix de l'ode. Il ne se montre pas difficile sur le choix des sujets ; il adresse ses strophes au soleil, à la lune, au firmament, à un tremblement de terre<sup>16</sup>.

L'ambition conduit ce type rusé aux entreprises les plus extrêmes, comme le révèle le profil de l'académicien des Jeux floraux dans sa variété romantique : « Un refus accompagne ordinairement la demande [d'admission à une société savante], et le jeune Hugocole crée immédiatement une société littéraire, dont il est le tout et la partie, à titre de président<sup>17</sup>. » Tout occupé à la pratique routinisée et fonctionnelle du vers de circonstance, le chansonnier matrimonial tire quant à lui son inspiration de sa rémunération. Sans aller jusqu'au misérabilisme, l'article physiologique paru dans *La Revue de Marseille*<sup>18</sup> indique le peu de reconnaissance institutionnelle dont jouit ce type, rappelant que le jeu de l'institution reste incontournable, aussi vil et vain soit-il. La solution qui s'offre à ce poète n'est autre, dès lors, que de briguer une place à l'abri dans l'administration.

Même ouvertement contestée, la figure du poète demeure en creux comme génératrice du scénario fantasmatique de tout physiologiste. L'instance énonciative de la *Physiologie du garde national* se présente ainsi sous les traits du poète offrant à lire un échantillon rimé en avant-propos du texte<sup>19</sup>. La *Physiologie des Physiologies* confirme quant à elle Hugo et Musset en modèles à copier lorsqu'elle livre le récit mythique de la création de la première Physiologie. Ce maintien de la

<sup>14</sup> « Il va sans dire que tous les poètes ont du génie : c'est ce qui fait que la poésie est morte ; mais les poètes se portent bien. » (Sylvius, *Physiologie du poète*, op. cit., p. VII).

<sup>15</sup> Savene P., *Physiologie du buveur*, Association littéraire des jeunes auteurs, Lagny, Imprimerie Laurant, 1842, p. 127-128.

<sup>16</sup> H. Vivier, *Physiologies méridionales. L'académicien des Jeux Floraux*, Toulouse, Dupin, 1842, p. 73.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>18</sup> « Physiologie du chansonnier matrimonial » [signé M. Dieulafait], dans *La Revue de Marseille, par une association intellectuelle des Provinces*, section « Tableaux de Province », Marseille, 1838, première année, p. 111-118.

<sup>19</sup> Huart Louis, *Physiologie du garde national*, Paris, Aubert et Cie, 1841, p. 1 et 2.

fonction et de la valeur poétiques participent de l'enjeu majeur qu'il y a, pour les auteurs de Physiologies, à se démarquer des considérations dépréciatives qui circulent à l'époque sur l'homme de lettres, qu'il s'agisse de l'associer à l'épicier<sup>20</sup>, au chiffonnier<sup>21</sup> ou au banquier, trois figures avivant la dichotomie entre l'« écrivain » et le « littérateur ». Pourtant, déjà chez le précurseur Louis-Sébastien Mercier, le chiffonnier faisait l'objet d'une valorisation de sa fonction de découvreur de matière première :

Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de son croc, ramasse ce qu'il trouve dans la fange, et le jette dans sa hotte ? [...] Ce vil chiffon est la matière première, qui deviendra l'ornement de nos bibliothèques, et le trésor précieux de l'esprit humain<sup>22</sup>.

« Sans son croc, mon ouvrage n'existerait pas pour vous, lecteur », affirmait encore Mercier<sup>23</sup>. Comme le rappelle le physiologiste Émile de La Bédollière en 1842, il découle une promotion possible de cette figure sous l'angle de la transmutation alchimique : « Habile alchimiste, le marchand de chiffons transmute en or les objets de rebut qu'on lui apporte<sup>24</sup>. »

Complexe, aléatoire, mais pleine de promesses, cette opération alchimique métaphorise toute l'entreprise physiologique, bâtie sur le fantasme de conversion d'un matériau textuel et iconique disparate et d'emprunt en une pratique auctoriale susceptible d'émerger au sein des possibles littéraires de la monarchie de Juillet. Abondamment – et ponctuellement – thématisée, la vie littéraire selon les Physiologies n'est pas marquée du sceau de l'exception. Elle demeure pourtant au centre et au fondement des représentations que livrent ces textes de la vie sociale et culturelle de leur époque. Ce faisant, les auteurs manifestent la volonté de se réapproprier un système de valeurs sans pour autant lui en substituer un autre. Ils ne réinventent pas la vie littéraire, mais ils tiennent à faire savoir que, eux aussi, ils y participent, en connaisseurs et en praticiens.

<sup>20</sup> On trouve par exemple une dépréciation des hommes de lettres par assimilation à des épiciers dans la *Physiologie des Physiologies*, Paris, Desloges, 1841, p. 18 : « La variété de l'épicier et celle de l'homme de lettres. Ces deux classes de l'humanité si utiles l'une à l'autre, la première pour le contenu, et la seconde pour le contenant. »

<sup>21</sup> « Chiffonniers littéraires qui remplissent un livre comme une hotte de tout ce qu'ils heurtent dans la boue des carrefours ». (*Physiologie des Physiologies*, p. 123)

<sup>22</sup> Mercier Louis-Sébastien, *Tableau de Paris*, édité par Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, « Le chiffonnier », t. I, p. 452).

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> De La Bédollière Émile, *Les Industriels. Métiers et professions en France*, Paris, Librairie de Mme Vve Louis Janet, 1842 p. 172.